

Au temps du semblant  
Par Jean-Louis Comolli

Réalisateur et écrivain

« Puisque ces mystères nous dépassent, feignons de les organiser », écrivait Jean Cocteau. N'est-ce pas exactement ce que font les différents États face à la crise sanitaire actuelle ? Alors que règne le désordre depuis près d'un an, les experts et les dirigeants font « comme si » on avait su déjà, on avait prévu, on savait comment... C'est peut-être là le propre des sociétés de protection. La maîtrise, si elle a besoin de s'afficher, c'est parce qu'elle est de l'ordre du semblant.

Opinion

jeudi

25.02.21

Au temps du semblant

Par Jean-Louis Comolli

La pandémie virale exige à tout le moins d'être pensée dans tous ses aspects. Nous comprenons alors que nous ne la comprenons qu'incomplètement. Il aura été paré au plus urgent, absolue nécessité, mais en laissant dans l'ombre nombre de causes et de conséquences : une deuxième infection est-elle possible après guérison de la première ? Quelle est la durée de l'immunité conférée par le vaccin ? Des effets à long terme sont soupçonnés mais qu'en est-il ? Tant d'inconnues... et pour cause : il fallait pour aller très vite renoncer aux leçons de l'expérience, brûler les étapes, négliger l'analyse approfondie des modalités de transmission, encore trop vaguement devinées. Aller vite, très vite, on le voit bien, c'est renoncer aux temps attentifs de la science.

publicité

De la même façon, l'activisme frénétique qui s'est emparé de plusieurs laboratoires et industriels de la pharmacie à travers le monde, et qui a fait accoucher de cinq ou six vaccins différents, correspond aux temps hyper-rapides de la concurrence marchande mais ne laisse aucun temps pour la concertation, la mise en commun des données et solutions, et tout simplement la réflexion collective qui reste l'une des forces de l'approche scientifique. La leçon de ces faits est qu'en dépit d'une mobilisation toute nouvelle des laboratoires et des usines, en dépit de la multiplication des essais, des hypothèses, des recherches, ce virus – un élément assez sommaire de la matière – nous ouvre brutalement les yeux sur notre ignorance ou, si l'on préfère, la faiblesse de nos connaissances, pourtant immenses...

Ce paradoxe, vieux comme le monde, est illustré par l'effet, au cinéma comme ailleurs, d'un éclairage violent : l'ombre qui entoure la tache de lumière vive paraît plus opaque encore. Plus l'on y voit, moins l'on y voit. Un fort contraste aveugle. Ce défi pour les directeurs de la photographie nous rappelle, à mon sens, que l'ombre est première (« Que la lumière soit ! »), et que le monde, matériel et intellectuel, que nous sommes en train de bâtir, est fondé tout au contraire sur un rejet de l'ombre et sur le culte (absurde) de la clarté et de la transparence, comme si nous-mêmes n'étions pas faits de labyrinthes croisés et déplacés dans la plus grande obscurité.

Or cette part de l'ombre prend le sens, de plus en plus, de ce qui reste d'humain en nous. Jamais connaissance de nous-mêmes et du monde – nous devrions l'avoir appris – ne seront parfaites ni définitives. Les sciences en sont convenues plus ou moins. Les techniques, elles, font comme si elles ne cessaient de « progresser » dans l'exercice d'une sorte de toute-puissance. Il n'en est rien. C'est au cœur du plus savant outillage que l'imprévu se cache (l'histoire troublée des EPR). La part humaine de l'hyper-technique est sans doute ce qui limite son essor, bride ses pouvoirs et induit des retards et des défauts qui sont comme le revers de la médaille. Autre chose encore : comme le souligne Grégoire Chamayou dans sa Théorie du drone (La Fabrique, 2013), un certain aboutissement de la précision technique revient à l'élimination de tout facteur « humain », a fortiori de toute subjectivité. Des calculs parlent aux calculs. Tôt ou tard, arrive un moment où les computers dialoguent entre eux, les humains qui les ont conçus et fabriqués se trouvant réduits de ce fait à la place du spectateur, un spectateur lui-même réduit à voir des formes ou des ombres sur un écran, les cibles (d'autres hommes) étant décorporisées, sans substance et sans intériorité.

La réalité des corps disparaît. Ils ne sont plus là en tant que corps humains vivants mais en tant que cibles désincarnées, numérisées, anonymisées – et, par là, déjà silhouettées par la mort.

Le premier, Günther Anders avait désigné la déshumanisation liée à la mort de masse. Ses dialogues avec Claude Eatherly[1], responsable du feu vert météorologique donné au bombardier Enola Gay, un Boeing B-29 Superfortress qui lâcha la bombe Little Boy sur Hiroshima, donnent la consistance du fait vécu au concept de supraliminaire : « J'appelle "supraliminaires" les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme », écrit Günther Anders[2].

« Forgé par le philosophe lui-même, le concept de « supraliminaire[3] » [das Überschwellige] désigne le seuil au-delà duquel l'esprit humain est inapte à penser et à se représenter les effets induits et les actions générées par l'utilisation des produits de la technologie. L'homme prométhéen de l'âge atomique n'a pas accès par la pensée et l'imagination à l'immensité du malheur provoqué par l'explosion de la bombe sur Hiroshima et n'est pas davantage capable de prendre la mesure de la menace que constitue la possibilité d'une répétition de l'événement et d'une disparition de l'humanité[4]. » Eh bien, toutes proportions gardées, cette notion de supraliminaire me semble valoir pour « notre » pandémie qui emporte, peu à peu, non seulement des vies, des destins, des mémoires, des savoir-faire, mais des pans entiers d'un monde relationnel tissé de contacts et d'échanges non-amputés – pour en faire un monde dit « virtuel » mais qu'il faudrait dire « appauvri » ou « réduit ».

Si les êtres parlants que nous sommes ne sont plus à même de penser les conséquences de l'assassinat par un drone commandé depuis le Pentagone d'un général iranien à Bagdad, mais tout aussi bien les suites d'une infection virale dont on ignore à peu près les origines et les systèmes de diffusion à grande échelle, la « honte prométhéenne[5] » évoquée par Günther Anders peut devenir l'envers peu glorieux de nos prouesses technologiques. La leçon de modestie que nous adressent chaque jour les mutations et les variations d'un virus – qui semble répondre du tac au tac à nos mesures de prévention et de vaccination – entamera-t-elle le vernis de confiance dont se parent les administrateurs de la riposte ?

Une certaine convergence apparaît, naturellement involuée, entre le passage au « virtuel » de nombre de nos activités : écoles, administrations, spectacles, etc., et la « déshumanisation » qui caractérise de plus en plus nettement la « guerre à distance ». La réalité des corps disparaît. Ils ne sont plus là en tant que corps humains vivants mais en tant que cibles désincarnées, numérisées, anonymisées – et, par là, déjà silhouettées par la mort. Au cinéma, le corps filmé n'est bien sûr qu'une image de corps, et en tant que tel, virtualisé, mais ce corps porte un visage, un nom, il est peut-être déjà mythe comme le furent Charlot ou Marlene, il est peut-être déjà celui d'une star, qui n'est plus tout à fait n'importe qui, et surtout cette image de corps est impliquée dans les ressorts d'une histoire, les beautés d'un drame, les subtilités d'une mise en scène. Ce corps/image-là, magnifié par le cinéma, est devenu immortel, autant du moins que les cinémathèques. C'est toute la différence avec les morts de Dresde (chiffre inconnu), d'Hiroshima et Nagasaki (idem) et de notre pandémie (les calculs sont en cours).

La formule même du semblant régit aujourd'hui la parole publique. On fait « comme si » on avait su déjà, on avait prévu, on savait comment...

C'est donc qu'il s'agit d'une nouvelle approche de la mort, si j'ose dire. Le lien puissant que le cinéma entretenait avec la mort en maintenant les morts filmés dans la vie des écrans, ce lien est dissous. La qualité d'inconnus est maintenant de tous les morts, soldats et civils confondus. L'inattendu fait ainsi, avec la Covid, un retour plus fracassant encore que les bombes de la deuxième guerre mondiale, que l'on pouvait plus ou moins calculer, qui étaient plus ou moins au programme. L'inattendu et le hasard nous ramènent violemment dans un monde problématique, où les calculs ne peuvent pas tout, et ne peuvent en tout cas pas éteindre en nous tout un ensemble de sentiments et de retours subjectifs : peur, angoisse, fatalisme, dépression... Nous en avons ces temps-ci mille exemples. Ce qui du côté de la mort s'abstrait de toute dimension humaine, produit du côté des vivants une réaction qui réhumanise les sociétés vampirisées par le calcul. Bien que le virus de l'informatique et celui de la biologie n'aient d'autre rapport que le nom, la biologie apparaît comme ce qui résiste à la numérisation du monde.

Toute honte bue, nos experts, maîtres, dirigeants font « comme si » le bon calcul avait été à même de faire régner le bon ordre. Nous, de là où nous sommes, dans les bas de l'échelle, nous voyons bien que ce virus dès le début a semé le désordre, dépassé les mesures, affolé les experts, éclairé d'un jour sinistre les médiocres mensonges d'un système refusant aux services de soins les subsides leur permettant de jouer à plein leur rôle.

Aux patrons les financements, aux actionnaires les dividendes, aux personnels les restrictions de budget et les refus d'embauches. Il faudrait plus de lits : on en ferme. Plus de vaccins : on attendra. L'Europe entière souffre de ces erreurs de diagnostic et de ces fautes de gestion, mais la France est la championne du double langage et de la minoration des ratés. On nous critique de n'être jamais contents, mais n'avons-nous pas raison d'être toujours en colère ?

Que les machines, une fois conçues, calculées et usinées, n'aient plus besoin de l'homme pour les faire marcher, soit. Mais qui pensera leurs effets, leurs bienfaits ou leurs erreurs, leurs défaillances ? Qui les évaluera en tant que pharmakon – lequel, selon Jacques Derrida et Bernard Stiegler, peut être aussi bien remède que mal ? Il est à craindre que l'ère du calcul tourné vers l'efficacité, la fonctionnalité, la réussite, ne soit plus en mesure de répondre au hasard. Le hasard bat les cartes et l'imprévu les distribue.

C'est ce que rend terriblement perceptible la parole bégayante, la pauvre parole des autorités comme des laboratoires. Une fois encore, dans une sorte de ressassement, la formule de Jean Cocteau trouve une nouvelle pertinence : « Puisque ces mystères nous dépassent, feignons de les organiser ». Nous n'avons pas assez de masques ? Mais le masque ne sert à rien ! Cette fois, Molière n'est pas loin et si votre fille est muette c'est que lui manque la parole. La formule même du semblant régit aujourd'hui la parole publique. On fait « comme si » on avait su déjà, on avait prévu, on savait comment... Cette remarque vise l'ensemble de nos sociétés de protection. Parce qu'elle est de l'ordre du semblant, la maîtrise a besoin de s'afficher. Misérable maîtrise qui court derrière le réel et se fait piéger par des particules que le vent porte où il veut, au hasard.

[1] Claude Eatherly est le chef-pilote d'un avion de reconnaissance météo, le B29 Superfortress Straight Flush, qui survole Hiroshima le 6 août 1945. Le message envoyé à l'Enola Gay indique un ennuagement de 3/10°, qui autorise le largage de la bombe atomique. L'équipage de l'Enola Gay sera fêté en héros à son retour aux États-Unis, à l'exception d'Eatherly, apparemment troublé par sa responsabilité dans la destruction d'Hiroshima. Par la suite, il semble qu'Eatherly ait répudié de fait toute héroïsation en multipliant les délits et les emprisonnements. C'est alors que Günther Anders prend contact avec lui et qu'ils correspondent : *Off limits für das Gewissen. Der Briefwechsel zwischen dem Hiroshima – Piloten Claude Eatherly und Günther Anders*, éditée et introduite par Jungk, Robert (Rowohlt, 1961).

[2] Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?, Paris, Allia, 2010, p. 71.

[3] « L'équivalent "supraliminaire", choisi par l'ensemble des traducteurs d'Anders, à l'adjectif substantivé *das Überschwellige* est construit comme le terme de la langue source sur la notion de seuil. Il s'agit donc d'un cas d'équivalence totale. *Die Schwelle* signifie, en effet, le "seuil", comme le terme latin *limen* constituant l'étymologie du terme français "liminaire". Quant au préfixe "supra", il est sémantiquement un équivalent total au préfixe allemand *über*, désignant ce qui est "au-dessus" d'un repère. Dans l'édition française de *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*, essai dans lequel Anders emploie pour la première fois la notion de "supraliminaire", le traducteur Christophe David mentionne dans une note que cette notion a été choisie par Anders en référence au terme "infraliminaire" [*unterschwellig*] utilisé au XIXe siècle par les physiologistes allemands E. H. Weber et G. T. Fechner dans leurs travaux sur la sensation. Christophe David précise ainsi : "[Weber] a formulé la 'loi du seuil différentiel' (dite aussi 'loi de Weber') d'après laquelle, pour chaque type de sensation, il existe un rapport constant entre, d'un côté, l'intensité de l'excitant initial et de l'autre, la variation minimale qu'il faut lui faire subir pour qu'une différence soit sentie. Ce qui se trouve en-deçà de ce seuil est dit 'infraliminaire' ou 'subliminal'. Anders soutient qu'il existe un autre seuil, symétrique à celui de Weber, et au-delà duquel on ne sent plus de différence : c'est ce qu'il appelle le 'supraliminaire'." » (Note de F. Mengard)

[4] La notion de « supraliminaire » chez Günther Anders : Comment penser le déclin et la renaissance de Prométhée à l'ère technologique ? par Frédérique Mengard, dans Elaine Després et Hélène Machinal (dir.), *PostHumains*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

[5] Dépassé par les conséquences du vol du feu donné aux hommes, qu'il n'avait pas imaginées, le titan Prométhée est pris d'une honte éternelle, que symbolise l'aigle qui dévore son foie, toujours renaissant. Ce feu est un exemple de pharmakon, aussi bien maléfique que bénéfique.

Jean-Louis Comolli

Réalisateur et écrivain